

L'empêcheur de croire en rond

GoZias

HEBDO 894

19^{ème} année - semaine du 1^{er} au 7 janvier 2026 - 2 €

Avant-scène > 2
Non, Monsieur Trump,
les Européens ne
sont pas faibles...



URBI ET ORBI
FOCUS > 15
Diaconat féminin :
Rome ferme
la porte



Reportage de Léa Thomas,
photographe

Ukraine : sur le front avec Dignitas



ÉCONOMIE > 12

Aides publiques, faillites
privées : l'État désarmé
face aux liquidations



INTERNATIONAL > 10

Il y a quinze ans,
les incendies
arabes



Ukraine, des soins comme lien d'humanité

Dans les oblasts de Kharkiv et Soumy au nord-est de l'Ukraine, les équipes de Dignitas Ukraine rejoignent chaque jour ceux que la guerre a relégués dans l'ombre. Là où l'État n'arrive plus, où les services de santé se sont effondrés, les cliniques mobiles de l'association deviennent un fil de vie indispensable et atteignent les habitants des endroits les plus reculés ainsi que les familles réfugiées dans les centres pour personnes déplacées afin de soigner des centaines de personnes que le conflit a isolées. Entre aide médicale d'urgence et accompagnement social, les actions de Dignitas répondent à l'effondrement des structures médicales locales alors que la guerre qui dure depuis presque quatre ans, s'éternise.

Le temps est glacial en ce samedi pluvieux d'octobre. Au centre de transit de Lozova, plusieurs centaines de personnes patientent devant les bureaux de plusieurs organisations internationales dont Dignitas Ukraine fait partie. Nombreuses sont les familles à avoir tout quitté pour devenir réfugiées dans leur propre pays. Kramatorsk, Druzhkivka, Kostiantynivka. Au fil des enregistrements, se nomment les localités qui sont



A Kharkiv, dans l'un des quatorze centres d'hébergement où l'association Dignitas dispense des consultations médicales, les soignantes Galina Sorokina (au milieu) et Anya Klunkova (à droite) effectuent le suivi des patients déplacés internes qui ont fui la région du Donbass. © Léa Thomas/Hans Lucas

en train de tomber sous l'avancée de l'armée russe. C'est dans ce contexte d'urgence que l'association franco-ukrainienne et catholique intervient auprès de celles et ceux dont les vies ont basculé, réduites

aujourd'hui à des souvenirs contenus pour la plupart dans quelques sacs préparés à la hâte. Fondée officiellement en 2024 par Paul Vazeux, chef de projet français et Lilia Bukhalova, jeune ukrainienne



Les pathologies traitées sont très souvent chroniques (diabète, hypertension, cardiopathies), parfois les soins. © Léa Thomas/Hans Lucas

originaire de Kharkiv, Dignitas est en réalité active sur le terrain depuis le début du conflit en 2022. Paul se souvient alors du chaos initial : « *Nous avons commencé par acheminer du matériel depuis l'Alsace avec d'autres associations au début de la guerre. Puis il y a eu le projet des cliniques mobiles que nous avons partagé avec des volontaires internationaux à Sloviansk pendant l'été 2023. Un tir de mortier russe le 9 septembre de cette même année a touché l'une des cliniques mobiles qui était utilisée pour évacuer des civils hors des localités en arrière du front. Deux volontaires de l'association Road of Relief avec qui nous collaborions ont été tués. Par la suite, nous avons décidé de déplacer nos activités à Kharkiv, pour limiter les risques. Après plusieurs formations destinées aux associations humanitaires et de nombreuses démarches administratives, nous avons pu débiter nos activités de façon autonome* », explique-t-il.

Aujourd'hui, l'association Dignitas Ukraine compte quatre cliniques mobiles réparties dans les régions de Kharkiv et Soumy, une cinquantaine de villages bénéficiaires, quatorze lieux de vie où sont logées les personnes déplacées internes ainsi que le centre de transit de Lozova. Pour compléter les actions, des activités d'équithérapie ont été mises en place pour les enfants atteints de stress post-traumatique causé par la guerre. Afin d'assurer l'offre de soins dans la région de Kharkiv, une équipe locale composée de six médecins, quatre infirmiers et deux pharmaciens, tous d'origine ukrainienne se relaient. Deux volontaires internationaux sont présents pour conduire les cliniques mobiles dans les différents lieux d'intervention. Au total sur les deux régions où l'association opère, ce sont environ deux mille patients qui bénéficient de consultations médicales tandis que les besoins sur l'ensemble du territoire ukrainien restent colossaux.

Aller vers les plus isolés

Le 4x4 médicalisé quitte Kharkiv tous les matins, alors qu'un brouillard gris enveloppe encore la ville. Dans l'un des quatorze centres d'hébergement où les soignants de l'association interviennent, une queue se forme rapidement. « *Nous effectuons des rotations*



Au centre de transit de Lozova, parmi d'autres associations internationales, Dignitas enregistre et prend en soins de nouveaux patients évacués le jour même de Kramatorsk et Druzhkivka, où l'avancée de l'armée russe et les drones rendent la vie sur place trop dangereuse. © Léa Thomas/Hans Lucas



La majorité des personnes réfugiées dans les centres d'hébergement qui accueillent des déplacés internes, viennent de localités situées dans le Donbass et qui sont aujourd'hui occupées par l'armée russe. © Léa Thomas/Hans Lucas

dans chaque centre pour renouveler les traitements des patients pour un minimum de quinze jours » explique Galina Sorokina, médecin.

Valentyna vient de Koupiansk, ville à l'extrême est de l'oblast de Kharkiv. Quelques kilomètres plus loin c'est la délimitation avec l'oblast de Louhansk, sous occupation russe. « *L'armée russe est arrivée jusqu'à Koupiansk en mars 2022 ils sont restés plusieurs mois avant que les forces ukrainiennes ne libèrent la région. Puis l'ennemi est revenu et a encerclé la ville ces derniers mois. C'est là où je suis née et où j'ai vécu toute ma vie et je ne reverrai sûrement jamais ma maison* », dit-elle d'une voix tremblante.

À la sortie d'un check-point en direction de la frontière russe, des militaires ukrainiens inspectent le véhicule avant de le laisser passer. Chris Kieft,

volontaire américain qui a quitté son poste de technicien hospitalier dans l'état du Colorado pour s'engager en Ukraine, tient fermement le volant. Sur

suite page 8



Katia est arrivée en mai 2024 dans l'un des centres d'hébergement où intervient Dignitas, après avoir fui sa maison dans la petite ville de Vovchansk à 70 kilomètres de Kharkiv et accolée à la frontière russe. Vovchansk est aujourd'hui occupée par les forces russes. © Léa Thomas/Hans Lucas



Pour les habitants, l'isolement est souvent grand et les passages de la clinique mobile, très attendus © Léa Thomas/Hans Lucas



Natalya et Valeriia visitent Raysa dans le village de Tsyркuny, pour évaluer ses besoins, mesurer les constantes vitales et surveiller son diabète. © Léa Thomas/Hans Lucas



Au centre de transit de Lozova, parmi d'autres associations internationales, Dignitas enregistre et prend en soins de nouveaux patients évacués le jour même de Kramatorsk et Druzhkivka, où l'avancée de l'armée russe et les drones rendent la vie sur place trop dangereuse. © Léa Thomas/Hans Lucas

le tableau de bord, un détecteur de drones clignote par intermittence. « *Aujourd'hui, nous allons à Tsyркuny* », annonce-t-il, l'œil rivé sur la route, alors que le détecteur devient l'unique moyen d'assurer une sécurité relative pour l'équipe. Le village n'est qu'à une quinzaine de kilomètres au nord de Kharkiv, mais ici, la distance se mesure moins en kilomètres qu'en risques. Tsyркuny est situé à vingt kilomètres de la frontière russe et reste quotidiennement survolé par les drones ennemis. Chaque déplacement, chaque arrêt, chaque consultation est un risque pris de devenir une cible d'attaque potentielle.

Dans le véhicule, Natalya Khanina, médecin ukrainienne, et Valeriia Dolyk, infirmière relisent les dossiers des patients identifiés pour la journée. « *On essaie de garder une trace précise de chaque patient, même si les conditions changent souvent* », explique Natalya en feuilletant une liste manuscrite. Certains patients déménagent, d'autres sont hospitalisés à Kharkiv ou sont malheureusement décédés. Parfois les cliniques mobiles arrivent dans des villages qui ont été touchés par une frappe. Dans les localités proches de la frontière russe, la stabilité est devenue un luxe.

À Tsyркuny, Raysa, 71 ans patiente devant sa maison, assise sur un banc en bois. Voutée et regardant au sol, elle semble porter le fardeau d'une vie rurale difficile où la guerre n'a fait qu'alourdir son quotidien. En apercevant la clinique mobile stationner près de son portail, ses épaules se redressent et son visage laisse apparaître une expression de soulagement. Elle invite l'équipe médicale à la suivre chez elle. « *Soubaitez-vous un café, du thé ? Avez-vous faim ?* » questionne-t-elle. À la reconnaissance envers celles et ceux qui lui permettent de se sentir un peu vivante, s'ajoute une générosité sans limites.

Lorsque nous avons débuté les soins dans ces villages, beaucoup d'habitants n'avaient pas vu de médecins depuis des mois », évoque Natalya Khanina. « *Les conditions de travail étaient assez mauvaises à l'hôpital de Kharkiv, alors j'ai fait le choix d'exercer comme médecin avec les cliniques mobiles. Nous avons le temps de parler, de rassurer, de partager un café. C'est plus humain.* »

Des consultations sous tension

En quittant la maison de Raysa, une explosion retentit, puis une seconde laissant penser à des tirs

d'artillerie dont la distance est difficile à évaluer. Le silence soudain et les regards échangés traduisent qu'à chaque instant, le danger est présent. De nombreux patients souffrent d'hypertension sévère à cause du stress permanent mais également de troubles anxieux avec des syndromes de stress post-traumatique liés à l'invasion russe de mars 2022. Entre alertes, explosions, épuisement et isolement, l'état psychologique des habitants nécessite une surveillance accrue.

Un peu plus loin sur la piste, la maison d'Aurika Vovk et de son épouse. Aurika a soixante-quinze ans et une cardiopathie suivie à distance par l'hôpital de



Natalya Khanina, médecin, et Chris Kieft, volontaire américain sillonnent les routes du nord de Kharkiv pour rejoindre les villages où Dignitas intervient. Un détecteur de drones posé sur le tableau de bord, assure une sécurité relative pour l'équipe. © Léa Thomas/Hans Lucas



Deux dames âgées de 95 et 96 ans discutent devant leurs maisons à Balakliia, attendant la distribution de médicaments par l'association Dignitas. © Léa Thomas/Hans Lucas



Olena Mikhailnevna vit seule dans un hameau proche de la petite ville de Balakliia. Ici l'occupation russe a duré six mois entre mars et septembre 2022. Agée, elle souffre de l'isolement. Le passage de la clinique mobile brise pour un court temps, sa solitude. © Léa Thomas/Hans Lucas

Kharkiv. Natalya écoute attentivement son pouls irrégulier. « *C'est une arythmie qu'il faut surveiller régulièrement, mais ici tous les médecins sont partis lorsque la guerre a commencé* », dit-elle. Elle renouvelle le traitement, fournit une réserve de comprimés pour un mois, et échange quelques mots rassurants. Souvent, la consultation dépasse le soin. « *Ils nous parlent de leur peur, de leurs nuits sans sommeil. On devient aussi un peu psychologues* », évoquent Natalya et Valeriia.

Si les patients qui vivent le long de la frontière russe sont les plus exposés, le quotidien est aussi difficile pour l'équipe qui affronte de longues journées passées sur les routes. Pendant que les consultations s'enchaînent, Chris Kieft reste au volant de la clinique et garde un œil sur l'horizon. Le détecteur de drones bippe. « *Rien d'inquiétant pour l'instant, mais on reste vigilants* » dit-il en expliquant qu'il a appris à reconnaître les sons des différents appareils russes, certains très bruyants, d'autres presque imperceptibles. Son engagement de plusieurs mois sur le terrain lui a permis de devenir attentif et expérimenté, « *C'est devenu instinctif, on apprend à écouter la guerre* ».

Soigner pour ne pas disparaître

Au-delà du soin médical, l'association Dignitas restaure une forme de lien social. Dans certains villages presque vides, les visites de la clinique mobile sont aussi un moment de rassemblement : on s'y retrouve, on échange des nouvelles, on se rassure. Les soignants deviennent des repères dans un quotidien où personne ne pense vraiment au futur. Ces derniers mois, l'association a étendu ses activités à la région de Soumy, encore plus exposée aux bombardements. Les routes y sont parfois impraticables, les alertes plus fréquentes et les besoins, immenses. « *La situation à Soumy est critique en raison de la proximité immédiate de la frontière russe, nous travaillons sous la menace constante des frappes et des drones* », résume Paul Vazeux.

Pour les équipes de l'association, le sens de la mission dépasse largement l'humanitaire. Soigner ici, c'est aussi résister. Résister à l'abandon, au silence, à la désintégration de ce qui fait une communauté. Dans ces villages frontaliers où la guerre a effacé les repères, la clinique mobile devient une preuve que la vie continue, malgré tout. Dans un avenir incertain pour l'Ukraine où tout espoir de paix durable semble s'éloigner et tant que les routes restent ouvertes, les soignants de Dignitas continueront de s'y engager. Une consultation après l'autre, un village après l'autre, ils rappellent à ceux qui restent que leur existence compte encore. □ Léa Thomas

Biographie

Léa Thomas est journaliste indépendante et photojournaliste basée en Bretagne, diffusée par l'agence Hans Lucas.

Son travail est orienté sur les sujets sociaux, l'exil, la mémoire et les conflits. Depuis deux ans, elle documente la mémoire des crimes de guerre en Ukraine et les conséquences à long terme sur les populations civiles. Travaillant autant en France qu'à l'étranger au fil des projets, elle a publié ses reportages photographiques et écrits dans la presse française (l'Humanité, Slate, CCFD Terre-solidaire, Télérama, Actusoins) et étrangère (Middle East Eye, The New Arab, El Salto).